

Hors dossier

De n'attendre rien à se nourrir de présence : anorexie et temporalité

Charles Coquelin

DANS **CAHIERS DE GESTALT-THÉRAPIE 2010/2 n° 26**, PAGES 187 À 206

ÉDITIONS **COLLÈGE EUROPÉEN DE GESTALT-THÉRAPIE**

ISSN 1277-6874

ISBN 9782913706477

DOI 10.3917/cges.026.0187

Date de mise en ligne : 06/10/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2010-2-page-187?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Collège européen de Gestalt-thérapie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Hors dossier :

De n'attendre rien à se nourrir de présence : anorexie et temporalité

Lorsque Marie-France BOURGEAIS m'a proposé d'animer, lors des « Collégiales 2009 », ce qui devait être un atelier, j'ai spontanément répondu 'oui'. Quelle mouche m'a piqué alors ? Je ne sais.

Lorsque Marie-France m'a proposé plutôt qu'en atelier d'intervenir en plénière. J'ai, toujours spontanément, répondu oui.

Cette mouche mystérieuse et Marie-France furent-elles responsables de ma spontanéité ? Non. Mais par ces rencontres, par leur contact, mon propos trouvait son introduction.

Spontanéité. Mon expérience d'il y a quelques années, en tant qu'infirmier de secteur psychiatrique. Expérience de rencontre de jeunes filles présentant cette modalité d'être au monde qu'est le syndrome anorexique, témoigne, pour au moins les situations que j'ai vécues, du peu de spontanéité de la part de ces personnes.

En effet ce qui se présentait dans les premiers contacts était essentiellement, soit un vécu coercitif, soit un vécu que je nommerais de « présence ici par défaut » parce que le pronostic vital était engagé et que « le docteur, ma mère mon père avaient dit que ».

*Charles
COQUELIN*

Quand il y avait une attente, c'était celle de « laissez-moi tranquille », l'intention étant : que l'entretien se finisse le plus rapidement possible et que ce quelqu'un que je tentais d'incarner, aille se faire voir... ceci toujours poliment.

Ces rencontres étaient pour moi, toujours un challenge, un défi à relever. Défi qui pouvait se définir ainsi : comment je vais m'y prendre pour proposer et construire, une alliance relationnelle en vue (et là c'est bien moi qui avais une intention), en vue donc de l'amener à prendre conscience de ses troubles, en souhaitant qu'elle accepte et entame un suivi ultérieur (et là c'est de nouveau moi qui avais une attente).

J'entends ici, dans cette simple description, que l'aller-vers du thérapeute (il y a bien une intention thérapeutique), n'avait pour objet que de solliciter une prise de conscience et de susciter un éventuel aller-vers un autre de la part du patient, autre qui se chargera de la responsabilité de.

Il n'est pas question de préjuger ici de cette posture, elle est bien souvent nécessaire. C'est plutôt l'occasion de souligner que le thérapeute a à se préoccuper de ses propres attentes et intentions, au risque, faute d'une nécessaire distanciation dans un mouvement projectif, de les attribuer au patient.

Lors de mon installation, je me suis posé bien des questions quant à comment j'allais m'en sortir face aux personnes qui allaient venir travailler sur leurs difficultés existentielles.

Pour moi il était évident que mes premiers clients allaient être idéals. Ils allaient tous venir avec des intentions et des attentes précises et précisées.

Pas de problème quant à mobiliser le ça, j'allais repérer sans aucun souci les interruptions du cycle du contact (enfin là j'exagère un peu !!!).

Mais s'il y a une question que je ne me suis pas posée c'est bien celle du comment j'allais m'en sortir face à une personne présentant tous les signes du syndrome d'anorexie mentale.

Dans les semaines qui ont suivi mon installation, deux personnes adolescentes concernées par cette situation se sont présentées.

M'appuyant sur une de ces situations, je vous propose une réflexion, autour de : comment penser la rencontre avec une personne qui, a priori, n'attend rien, qui s'exprime par ce langage a priori hermétique qu'est l'anorexie ?

Lors des tout premiers entretiens, j'étais partagé entre la fidélité à mes connaissances psychiatriques et la volonté d'être gestaltiste. Dès le second entretien, j'avais le sentiment que mon attitude était en inadéquation avec la situation, avec les besoins de mon interlocutrice.

Mobiliser le Ça, le « présent pour vous », apparaissait reçu comme une incongruité parfois à la limite de l'effraction (mon interlocutrice semblait alors se rétracter), comme ce que la physique appelle un trou noir, concentré sur lui-même, produisant en disparaissant un vide matériel, affectant l'environnement, en l'occurrence et paradoxalement, par l'absence d'affects !

Dans ces moments j'en arrivais, au sens propre, à la perte de vue, ce qui appelait pour moi à un rapprochement dans l'espace de mon atelier. Ce rapprochement était cependant impossible par une forme de champ répulsif, que je ressentais.

Cette interrogation du Ça confrontait, à mon sens, à une césure :

entre le temps vécu de mon interlocutrice que j'appelle le Là-Ailleurs

et le temps présent de la situation que j'appelle l'Ici.

MAINTENANT

Devant cette impossibilité de mobiliser le ça, Je décidais de rompre avec ce que d'autres savaient, que vaillamment j'es-

sayais, et de voir, et d'entendre, et de pratiquer, je décidais de me laisser enseigner.

Je tentais cette rencontre dont Maud Mannoni dit qu'elle est « d'abord découverte de soi, à travers le drame donné à entendre par l'autreⁱ ».

Ma posture fut celle de recevoir un enseignement. Élève attentif à son professeur, je vérifiais auprès de mon interlocutrice si je suivais bien et intelligiblement sa parole poussant plus loin quand elle acquiesçait, reprenant le mot ou l'expression dans le cas contraire.

Mon attention allait aux mots eux-mêmes. Il s'agissait progressivement de construire une palette de mots sur lesquels nous puissions être en accord par des définitions communes. (ex : voilà, ce mot a telle définition pour moi. Et pour vous qu'en est-il ?)

Entre deux séances, je laissais venir le comment m' affectaient ces rencontres, ce qu'elles disaient de mes expériences passées.

Il m'est revenu, que dans mon enfance, j'avais souvent quitté, et pendant de longues heures le monde de la réalité sociale pour vivre dans un temps où je m'étais construit une existence en parallèle, un monde où j'étais libre de mes choix et de mon destin. Ces moments avaient pour particularité de produire une déconnexion du monde y compris sur le plan physique.

Dans ces rêveries, nulle question de construire de la nouveauté à expérimenter dans le monde : « l'idée sans le mot serait une abstraction » nous dit Hugoⁱⁱ.

Dans cette abstraction il n'y a pas de Nous, pas d'Autre, il n'y a pas d'expérimentation du Je.

Je forme l'hypothèse que, dans cette situation, le rapport psychique au monde étant une abstraction, le corps est dénié comme interface de contact premier.

Il n'y a pas rupture de contact, il y a stase du développement du cycle de contact, il y a l'idée mais pas le

mot. Le mot qui subjectiverait le corps.

Comme je vous le disais tout à l'heure, mobiliser le Ca dans sa manifestation corporelle était vécu comme une effraction. C'était comme tenter d'amener brutalement à la lumière une personne ayant vécu longtemps dans le noir, craignant la lumière du jour.

Mon interlocutrice disait de son corps «*je le vois pas*», «*pas comme je devrais*», il n'était qu'un reflet, une forme spéculaire avec laquelle le contact était réduit, voire absent.

Elle ne pouvait le sentir que dans une réduction, repliée sur elle-même dans cette ténuité où, avoir faim, c'était certes ressentir, mais ressentir un corps «*rongé*».

Ce ressenti se vivait dans une affliction. Affliction qui se percevait quand elle disait, au seuil du désespoir : «*avoir un reflet de soi et ne pas pouvoir l'analyser*».

Dans l'anorexie le corps est présenté, tout en devenant de moins en moins présent, disparaissant.

Dans un même temps, le corps se fait douloureux, de plus en plus présent par cet éprouvé.

Cet éprouvé douloureux peut être considéré comme signal d'exister, comme une adresse à un ailleurs. Cependant la personne n'en parlant à personne, le message n'arrive jamais qu'à elle-même.

Au bout de plusieurs mois de ce travail sur le mot, Léa put nommer le plaisir et le bien qu'elle ressentait de «*se sentir comprise*». Ce fut la note primale de ma réflexion... Et le moment où cela se complexifie !!!

Je perçus alors que depuis la décision qui fut la mienne de me laisser *enseigner*, nous étions sortis d'une chronologie, nous coexistions, le temps des entretiens, dans une abstraction temporelle. Notre maintenant était une temporalité relationnelle, en dehors d'une temporalité sociétale, conjointement ce *maintenant* ouvrait le possible de l'avènement de cette dernière. C'est-à-dire la possibilité pour Léa à partir de cette expérimentation relationnelle, d'en faire expérience

dans la quotidienneté de son vécu, de tenter de prendre mot dans le monde.

Nous étions en présence, mais pas au sens corporel de la présence, pas *présent-à* mais plutôt *présent-pour*. Ni hier ni demain, juste Maintenant. Maintenant et Ici.

M'ancrant Ici (cadre thérapeutique), je proposais d'aller Là (intime psychique). Là, lieu de Léa, lieu autre, avec son propre rythme, sa propre musique, son propre tempo. Léa ne venait pas vers moi, je proposais d'aller vers elle, là où elle était, jusqu'à penser là où elle errait. Autorisé, j'allais d'Ici à Là à la condition de mon attention³ de ma présence-pour.

LÀ

Ce Là se manifestait à travers quelques signes que laissait échapper mon interlocutrice. Des rêveries intimes jamais « *extériorisées à l'oral* », par peur « *de la brutalité du regard de l'autre* ».

Ces rêveries « *précieuses* », il s'agissait « *de les conserver* » de ne « *pas les donner* ». Les donner c'était risquer de les perdre et « *si je les perds, je perds un morceau de moi, l'anorexie étant comme une peur de perdre* ».

Comment saisir le processus à l'œuvre dans la rêverie ?

Hugo en dira qu'il « faut prendre garde à la rêverie qui s'impose. La rêverie a le mystère et la subtilité d'une odeur. Elle est à la pensée ce que le parfum est à la tubéreuse [...]. On peut s'empoisonner avec des rêveries comme avec des fleurs. Suicide enivrant, exquis et sinistre⁴ ».

Léa songeait, parfois des heures durant. Elle se rappelait rêver depuis toujours et conserver ses rêveries précieusement. De souvenirs d'une vie « *mondaine* ⁵ » elle en avait peu, les seuls qu'elle put relater furent quelques voyages scolaires et seulement en termes de vagues mais bons souvenirs. Son existence apparaissait comme une longue rêverie ponctuée par les périodes scolaires où elle excellait, et ses quelques voyages.

« La conscience rêveuse vise non pas des choses rencontrées, mais des choses, des gens qui ne le sont pas. Rien à voir avec le savoir d'une perception qui doit s'apprendre au travers de l'observation de ses profils successifs; l'image ne s'apprend pas elle se donne d'un coup; elle n'apprend rien; l'objet de l'image n'est jamais rien de plus que la conscience qu'on y met; dans l'image il y a une sorte de pauvreté essentielle ⁶ ». Cet extrait d'article a particulièrement retenu mon attention en ce sens où l'auteur, à partir de « L'imaginaire » de J.-P. Sartre, conçoit la rêverie comme un complexe clos et stérile, qui n'ouvrirait sur rien si ce n'est sur « une fiction et l'impossibilité de s'en détacher ⁷ », où le monde est « maintenu comme fond néantisé ». Ce point de vue empreint de désespérance, me semble non-juste et je propose de regarder la « conscience rêveuse » comme une modalité d'être; une modalité d'être n'étant pas au monde.

Cet espace de rêverie, je le conçois comme un présent ailleurs, un Là-Ailleurs. Ce Là-Ailleurs m'apparaît actif, cohérent, élaboré dans ses fulgurances regardées comme tentatives de donner forme, comme irruptions dans le monde cherchant un « autre susceptible d'entendre ». Il est là le souffrant de la situation, le Là-Ailleurs (la « conscience rêveuse ») se constitue parce qu'il y a trouble dans l'accordage avec l'autre. Léa dit qu'elle ne peut « extérioriser les choses à l'oral », par crainte « de la brutalité du regard, je ne peux dire à mes parents, au blog oui, dans le blog il n'y a pas d'autre ». S'il y a pauvreté c'est une pauvreté expérientielle, qui contribue à la formation d'une stase temporelle que j'appelle une *rétrofluxion**. Rétrofluxion constitue une forme organisée, détachée du fond (dans son sens contextuel) : le Là-Ailleurs.

Le Là-Ailleurs serait comme un présent qui attend, un présent sans instant, un présent en retard. Un retard où il n'y a pas d'assimilation parce qu'il n'y a pas d'expérience.

Il n'y a pas d'expérience parce qu'il n'y a qu'un vécu rêvé, ce vécu se fait sans monde et donc sans autre comme dans une suspension temporelle éternalisée. Cité par Maldiney, Binswanger nous dit « dans un atelier de peinture ou de sculpture, le modèle doit garder la pose. Il ne doit pas se laiss-

ser aller à transgresser les limites où s'inscrit rituellement la forme de son corps. Le modèle qui tient la pose ne se dépasse pas vers le monde. Cette exigence contredit ce qui fait le propre de l'être au monde, qui ne s'approprie ses limites qu'en les franchissant⁸ ». Le Là-Ailleurs est un présent modélisé ailleurs, il tient la pose sur pause, il ne fait donc pas passé, il ne fait pas futur non plus...

Le Là-Ailleurs afflige son hôte d'un funambulisme le situant au-dessus du monde, précaire de son équilibre, oscillant de droite et de gauche. Il inquiète le public, maintenu dans une attente fascinée de l'ascension et une crainte, non moins fascinée de la chute. Ce public contient par son regard l'existence verticale du funambule. Ainsi le funambule se tient dans le regard de l'autre et n'existe que de, et dans celui-ci. Ce regard le constitue et l'emprisonne. Il voudrait s'en échapper sans disparaître, apparaître en s'échappant, cruel dilemme.

Cette stase temporelle que serait le Là-Ailleurs, peut être regardée par le prisme amené par PHG concernant la pacification prématurée des conflits: « un décrochage, une trêve ou un engourdissement, qui permettent d'éviter la poursuite du conflit [...]»⁹. La rêverie n'est-elle pas décrochage de la réalité, un « Pierrot dans la lune » engourdissant par rapport à celle-ci ?

« Là où croît le danger croît ce qui sauve » disait Hölderlin. En cela le Là-Ailleurs est aussi prototypique d'un soi-même.

Partant de ce que Stern¹⁰ a nommé accordage ou harmonie affective, cette pacification prématurée peut être regardée comme une tension vers un essai d'accordage.

Ce Là-Ailleurs serait donc une stase temporelle différenciée du fond, une forme non advenue.

Constitution répétitive de formes dont la dynamique viendrait échouer, avorter sur un décalage avec le temps sociétal, dont le corps serait la métaphore spatiale, le corps dont la dynamique propre (biogénétique) viendrait convoquer la psyché de la personne anorexique dans l'ici.

Ainsi la fracture avec l'épistémologie classique qui entend l'anorexie comme une tentative de maîtrise d'un corps en sexualisation, une quasi-volonté de rester dans un état préalable, serait à entendre comme :

- Une crise révélant une fracture intersubjective, matérialisée par le corps.
- Une crise où les modifications biologiques et leurs corrélats sociologiques sont à entendre comme une convocation Ici.

Le souffrant de la situation serait cette difficulté d'accorder le temps de Là-Ailleurs avec le temps d'Ici, le corps étant à entendre comme une invocation sans voix d'une parole exilée.

COMMENT COMPRENDRE LE DECALAGE AVEC LE TEMPS SOCIÉTAL ?

Le temps de Là-Ailleurs : Un temps intérieur.

Après plusieurs mois de travail, au décours d'une séance où mon interlocutrice se sentait oppressée, je lui proposais une expérimentation qui eut pour effet la manifestation d'un fouillis de mots, d'impressions, de sensations, de silences, sans liens logiques. Expérimentation qui eut pour effet un apaisement presque brutal. Il y avait contact.

Quelques mois plus tard elle en dira : *« j'ai jamais partagé mon univers, comme si c'était interdit [...], quand j'ai pu partager mon univers, sentiment d'être moi, de libération »*. Préalablement elle avait *« honte »* de cet univers, *« aujourd'hui il est ouvert »*. Cet *« univers »*, c'était *« ma vision des choses »*.

C'est à partir de cet épisode thérapeutique que ma conceptualisation du syndrome anorexique comme disruption temporo-spatiale a commencé à prendre forme. Prise de forme par ce qui venait comme une évidence : la difficulté d'accorder le Là-Ailleurs avec l'Ici.

Une phrase de mon interlocutrice disait *« j'étais libre de*

mon esprit, pas de ma croissance ». Dans ce « *libre* », j'entendais qu'il y avait mouvement.

Ce libre mouvement était, je pense, celui de la « pure durée ¹¹ », vécu d'états de conscience dans un « temps perçu comme indivisible ¹² ». Vécu comme indivisible donc sans chronologie, ce que Bergson appelle « le temps vécu ». Mouvement de cette conscience rêveuse exprimée précédemment, pas mouvement au sens spatial du terme.

Absence de mouvement donc, dans le sens d'aller ou de tendre vers, dans le sens de croître. Bergson dit : ce « n'est donc pas un mouvement qui se produit, mais un mouvement que l'on pense ¹³ ». Je propose cet oxymoron : il y avait un mouvement statique, et ne serait-ce pas une manière de définir la gestalt inachevée ? Marie Petit définit ainsi ce concept « Comportements répétitifs qui tendent à reproduire le même mode de réaction au lieu de faire place à une situation nouvelle, à une excitation neuve ¹⁴ ». Au terme comportement je proposerais de substituer celui de mouvement.

Ce mouvement était essentiellement psychique, non orienté vers le monde, sans vécu mondain. Sans chronologie il n'avait pas de contour, pas d'homogénéité, pas d'espace. « Le temps se présente à nous comme phénomène primitif, toujours là, vivant et tout proche de nous, infiniment plus proche que tous les changements concrets que nous arrivons à discerner dans le temps. Il ne se laisse aucunement épuiser par la succession de nos sentiments, de nos pensées, de nos volitions [...]. Il est perçu dans toute sa pureté, quand il n'y a aucune pensée, aucun sentiment précis dans la conscience ; il la remplit alors entièrement, il efface les limites entre le moi et le non-moi ¹⁵ » nous dit Minkowski.

Préalablement à l'émergence du syndrome anorexique, Léa fut une enfant bien sage. Au moment de notre rencontre, elle était une adolescente sans souvenir, une adolescente anhédonique. Coupée de son mode Ça, elle disait : « *je vis sans me sentir vivre* ».

Vivre sans se sentir vivre, vivre sans la perception, le parfum, le goût, sans les affres des heures qui passent, de la douleur peut-être... Enclose en son for intérieur, dans la

symphonie rêveuse, hétérogène et rassurante du Là-Ailleurs, abritée des contingences du for extérieur, dans une mystique sans mysticisme. Limites entre moi et non moi effacées, pour reprendre Minkowski, dans un Là-Ailleurs qui n'existe que de lui-même, qui se mire en lui-même, qui dit les limites effacées entre moi et non-moi, abolit l'existence du moi.

Comment se définir sans limite, sans frontière ? « Ce n'est que lorsque le Self rencontre « l'étranger » que le moi se met à fonctionner, à exister, à déterminer la limite entre le champ personnel et impersonnel ¹⁶ ». Ainsi vivre dans le Là-Ailleurs, bercé par le long fleuve du temps intérieur, reviendrait-il à dire que la personne ne serait pas, sous-entendant qu'être se résume à l'affirmation d'un moi social, d'un moi chronologique ? Je pense avec Bergson qu'il y a à distinguer un moi essentiel, « qui sent et se passionne [...] une force dont les états et modifications se pénètrent intimement, et subissent une altération profonde dès qu'on les sépare les uns des autres pour les dérouler dans l'espace ¹⁷ », et un moi que Bergson qualifie de superficiel dans le sens de ce qui apparaît à la surface. Celui-ci serait « comme la projection extérieure de l'autre (l'autre moi), sa représentation spatiale et pour ainsi dire sociale ¹⁸ ».

Arrivé à ce moment de ma réflexion, deux options de recherche s'ouvrent à moi :

- Le syndrome anorexique est dans la perspective gestaltiste organisme-environnement, un phénomène de frontière.
- L'anorexie mentale est une tentative de résoudre une altération du continuum temps-espace. J'ai choisi d'aborder cette difficulté selon la seconde perspective.

Pour répondre à cette réflexion, je vais tenter d'ouvrir sur la question du temps social que j'appellerai aussi le temps de l'ici. Puis j'esquisserai quelques réflexions sur les relations de l'espace et du temps, des temps, devrais-je dire, intérieur et extérieur, temps-espace-temps.

LE TEMPS D'ICI: UN TEMPS EXTÉRIEUR, UN TEMPS SOCIAL.

Dans le cadre qui est le mien chaque fois qu'un mot, une expression me semble porter sens, je l'écris.

Quelques mois après le début de notre travail, Léa me soumet son questionnement sur *l'à-quoi-bonisme* de ce travail : en quoi « parler » est utile ? Elle considère retirer plus de profit des périodes ponctuelles d'hospitalisation (en général une semaine), que de nos rencontres.

Doute *puissamment* incisif concernant ma pratique. Ces instants faits de silence passent.

La question présente appelait une explication, si ce n'est une justification ; je choisis de répondre par un silence. Par contre, je redouble d'attention.

Une intuition était là, qui aujourd'hui me fait dire que cette agression de mon interlocutrice interrogeait le *là où nous en étions*, ce qui faisait que nous y étions : le lien par la parole, une parole vécue, éprouvée.

Dans cette interrogation, une autre perçait : *si je t'interpelle dans ce que tu soutiens, vas-tu résister où t'effondrer ?* Quelle est la solidité de cette parole ? Ici sourdait la peur de l'effondrement de l'autre dans sa parole, dans son appui de la Parole, du Verbe. « Il y a dans le mot, dans le verbe, quelque chose de sacré qui nous défend d'en faire un jeu de hasard¹⁹ » écrivait Baudelaire. Il s'agissait de mettre au feu l'engagement de ma propre parole, dans la solidité, l'incarnation de celle-ci, ici et maintenant. Mais plus encore, il s'agissait de mettre au feu la trace qui guidait notre travail, le possible de faire lien. Cette « attaque » du où des liens est à entendre, non comme une volonté destructrice, mais comme l'espoir de la survivance de l'autre à l'agression et donc de l'instauration ou de la restauration du lien, du lien par la parole. Cette agression est, à mon sens, la traduction d'une angoisse fondamentale, gestalt fixée qui cherche à se résoudre.

La survivance de l'autre ouvre sur l'être là dans la condition, dit Stern, d'un « moment urgent : moment présent qui surgit tout à coup dans une séance [...] moment affective-

ment chargé parce qu'il met en cause la nature de la relation patient-thérapeute [...] ils sont tous les deux violemment poussés dans le présent [...] l'enjeu est de savoir comment ils seront ensemble [...] une crise qui exige une résolution vient d'être créée²⁰ ». La crise est un moment auquel nous ne pouvons pas échapper. Elle nous convoque ici, dans le présent, dans le moment présent, celui que Stern reprenant Husserl appelle Kairos.

De manière générale, je postule, que Kairos est, dans sa nudité élémentaire, en rapport étroit avec la question du temps vécu « la pure durée » évoquée par Bergson. Que ce qui permet de spatialiser ce temps vécu, d'être « conscient de quelque chose²¹ », se fait dans la situation que je présente ici, par le phénomène du langage, du mot. Le mot, faisant conscience commune, scande et fait lien. Fait le possible de l'accordage et de cet accord naît « L'intersubjectivité [qui] joue un rôle essentiel dans l'apparition de la conscience réflexive. L'idée que la conscience réflexive trouve son origine dans l'interaction sociale n'est pas nouvelle. L'essentiel est qu'un autre existe²² ».

Au début du second chapitre, j'évoquais une césure entre le temps de là-ailleurs et le temps d'ici. Je pense que le moment présent vient tisser du lien entre le temps de là-ailleurs et le temps d'ici, point de capiton²³ entre les deux bords de la césure. Il est un temps intermédiaire, un temps d'articulation, un temps sas.

Le moment présent plonge ses racines dans le Là-Ailleurs, émerge par le mot qui donne naissance à l'intersubjectivité. Le mot devient alors signifiant de l'intersubjectivité : « là où le langage ne s'entre-tisse pas à l'écoute d'un autre, le temps ne peut pas passer, il reste une logique sans fin qui tourne en rond, un mouvement perpétuel que plus rien ne vient interrompre, une réduction de l'espace sur deux dimensions où l'altérité n'est pas »²⁴.

Quand le Là-Ailleurs peut se nommer dans le moment présent, une passerelle se crée entre le temps vécu et le temps d'ici, il y a quelque chose de l'ordre de l'apprentissage commun,

d'une parole commune, d'une chaîne de signifiants, d'une co-construction qui pose les bases de l'accession à la parole de l'autre et par réciprocité de l'accession à sa propre parole.

Au retour d'une séance de thérapie familiale, mon interlocutrice fait part d'une réflexion qui illustre mon propos. Évoquant le thérapeute, elle me dit: « *là-bas je rentre dans des cases. Il affirme des choses vraies ou fausses. J'ai pas le temps de voir avec quoi je suis. Je suis avec ce qu'il pense que je suis* ». Ce qui me frappe dans ces propos est qu'il n'y a pas de distance possible, ne restent que deux possibilités: le retrait dans l'abstraction ou la disparition dans la fusion. Sans distance, sans différence, il n'y a pas d'espace: le moment présent, Kairos, son interrogation ouvre sur l'espace, sur la présence de l'un à l'autre.

TEMPS ET ESPACE

Prospective

Ce que je vais tenter de déplier dans la suite de ce travail, est intimement guidé par cette phrase de Teilhard de Chardin, qui est venue faire insistance à ma mémoire depuis le début de cet essai: « il n'y a pas, concrètement, de la matière et de l'esprit: mais il existe seulement de la matière devenant esprit²⁵ ». Puis mes recherches m'ont mené vers cette affirmation de Perls: « dès lors que nous oublions que nous sommes des événements spatio-temporels, les idées et la réalité s'opposent²⁶ ». Spatialité et temporalité, matière et esprit*, je crois qu'ici est le cœur de mon essai. Cœur de mon essai, mais peut-être, aussi, sujet axial, originalité et complexité de la Gestalt-Thérapie.

Le corps est celui qu'il faut faire taire, qu'il faut nettoyer, purifier, laissant place à une seule perception ponctuelle: celle de la douleur, d'un corps ressenti comme « rongé » disait-elle.

Mon interlocutrice tente de s'ajuster en fonction des

contraintes, celles de son temps intérieur, celles du temps extérieur. Ces contraintes s'actualisent par et dans le corps « pivot de l'organisation spatio-temporelle²⁷ », interface entre le temps social (Ici) et le temps intérieur (Là-Ailleurs).

« *L'anorexie faisait de moi de la différence portée par un corps, ça montrait que j'existais, j'étais remarquable, ce n'était pas le regard que l'on porte sur tout le monde* ». Exister par une différence montrée mais non verbalisée, non symbolisée.

La question du corps comme interface me semble une question essentielle dans cette adresse à l'autre et dans le retour attendu qui donne du mouvement, de l'épaisseur à la relation, de l'épaisseur à la présence, de l'épaisseur au corps. Toute interface à une tranche, aussi ténue soit-elle, c'est de cette tranche que l'interface se spatialise, permettant de passer de l'indifférencié au différencié. Le piège de la monstration est celui de rester à la surface où « le corps va [...] servir seulement d'écran (au sens cinématographique) ou de support permettant la mise en évidence des réactions physiologiques, du sensoriel, des postures, des mouvements spontanés²⁸ ».

« ... de la matière devenant esprit », je m'aperçois que finalement le mot le plus important de cette phrase, ce qui lui donne un sens est le participe devenant. Le devenir est bien de l'ordre d'une matérialisation dans l'espace, de l'ordre du phénoménal. Quand la matière devient esprit, l'esprit peut reconnaître la matière, prendre *conscience de*. Ce *devenant* est la matérialisation dans un même mouvement de la matière et de l'esprit, du physiologique et du psychologique.

Schématissant, dans une description, ce que je me suis essayé à penser depuis le début de cet exposé, je dirais que le corps est une interface entre un dedans et un dehors. Cette interface prend sa dimension dans la distance qui ouvre alors sur l'espace. La distance naît de l'attention dans une suspension du temps chronologique. Cette suspension ouvre sur une autre temporalité non mesurable, appelée Kairos. L'attention est celle portée à la perception d'une présence-émergente du cœur de l'interface « corps-fond²⁹ », le fond étant le

« champ silencieux de l'intelligence ³⁰ ». La Gestalt-thérapie appelle la perception émergente le Ça. Cette perception présente-émergente se déployant crée dans ce même mouvement, « l'événement spatio-temporel ³¹ », le développement mondain du « champ silencieux de l'intelligence ³² ». Le mot, expression ultime de ce cheminement, donne à l'événement spatio-temporel : sa matière, sa réalité humaine. Je propose que, dans un effet feed-back, empruntant le chemin dans le sens inverse de ce que je viens de décrire, s'opère un processus de re-connaissance dans son sens mémoriel explicite et implicite, mais aussi, un processus de *re co-naissance*, restauration de la *co-naissance* fondement du rapport social, permettant d'être présent l'un à l'autre.

De croître en se nourrissant de cette présence.

Charles COQUELIN

*Gestalt-Analyste J'exerce à Pontrieux (22).
Après avoir exercé le métier de Maréchal-Ferrand, j'ai suivi une formation d'infirmier de secteur psychiatrique. Parallèlement à mon activité de psychothérapie, titulaire d'un D.U relatif à la « Prévention et prise en soins des conduites suicidaires », j'assume pour un CHS un travail d'amélioration des conditions d'accueil et d'accompagnement des suicidants. J'assure l'accueil et le suivi de jeunes de 13 à 25 ans dans un Point Accueil Ecoute Jeunes que j'ai créé.*

BIBLIOGRAPHIE

- BERGSON Henri (1959), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Œuvres, éditions du centenaire, 6^{ème} édition, PUF Paris (2001)
- BERGSON Henri (1959) «La perception du changement» in *La pensée et le mouvant*, Oeuvres éditions du centenaire, 6^{ème} édition, PUF Paris (2001)

- BLAIZE Jacques (2001) *Ne plus savoir*, L'Express.
- CAEYMAEX Florence « *Vie, durée et conscience selon Bergson* » Cours de philosophie Echevinat des services sociaux de la ville de Liège. <www.philopol.ulg.ac.be/telecharger/textes/fc_vie_et_conscience_selon_bergson_web.pdf >
- CHOPRA Deepak, *Le corps quantique*, Interditions (2003)
- DELACROIX Jean-Marie, *La troisième histoire*, Dangles, St Jean de Brayes (2006)
- Dictionnaire *Le Robert culturel*, Paris (2005)
- GUNARATANA Henepola, *Méditer au quotidien*, Marabout (2007)
- LOISEL-BUET Christine, *La danse à l'écoute d'une langue naufragée*, Erès (2004)
- LACAN Jacques, *Ecrits* in Thésaurus < www.lutécium.fr >
- MALDINEY Henri, *Penser l'homme et la folie*, Million, Grenoble (2007)
- MANONNI Maud, *La théorie comme fiction*, Lattès (1976)
- MINKOWSKI Eugène, *Le temps vécu*, PUF Paris (1999)
- PERLS F.S., *Le moi, la faim et l'agressivité*, Tchou, Paris (1979)
- PERLS F.S., HEFFERLINE R., GOODMAN P., *Gestalt-thérapie*, L'express, Bordeaux (2001)
- PETIT Marie, *La Gestalt: Thérapie de l'ici et maintenant* E.S.F (1984)
- RASSIAL J.J., BENHAÏM M., AHMAD J., JACOBI B., « Temps, structure et psycho-genèse », *Evolution psychiatrique* (2007); 72.
- STERN Daniel N., *Le moment présent en psychothérapie*, O. Jacob (2001)
- TEILHARD DE CHARDIN Pierre, *L'énergie humaine*, Seuil (1962)
- ULLIAC Gérard, « Le rétrécissement existentiel de l'imaginaire » *Evolution psychiatrique* 71 (2006) 1-9

NOTES

1. M. Manonni: « La théorie comme fiction ».
2. V.Hugo« Post-scriptum de ma vie » in Robert culturel
3. Qu'est ce que l'Attention ? « *L'Attention est la tendance à passer de l'état inactif à l'état actif de l'esprit. Ce à quoi l'on fait attention on s'y incarne un peu, on accumule pour agir [...], on se retient, on en forme la représentation – on prend la pose la plus favorable pour arriver à un déclenchement juste et puissant. C'est l'état d'être prêt* » (P. Valéry-Cahiers). Les contours concernant l'Attention ainsi définis tentons d'en cerner un peu plus

le fond. L'Attention «[...] est la réalité qui donne naissance aux mots – les mots qui s'ensuivent ne sont qu'un pâle reflet de cette réalité. Le fait lui-même sera toujours au-delà du discours. L'Attention est pensée miroir : elle reflète seulement ce qui se passe dans l'instant présent. L'Attention est observation sans jugement : capacité mentale d'observer sans juger. L'Attention est vigilance impartiale : elle ne prend pas parti, elle n'est pas prisonnière de ce qui est perçu, ... L'Attention considère chaque expérience comme équivalente » (H. Gunatarana). En quoi l'attention, de l'un, ouvre sur le sentiment d'être compris, de l'autre ? qu'est ce que comprendre ? Etymologiquement ce qui correspond au plus près de ce que Léa en disait est : « *appréhender par la connaissance être capable de faire correspondre à une idée claire* » (Robert culturel). Dans cette appréhension deux mouvements étaient en jeu de là où j'étais. Le premier fait appel au concept d'awareness. Le second était un mouvement de mise à disposition de mon espace psychique de symbolisation, de mon sentiment vécu. Autrement dit, les tâtonnements de Léa s'étaient appuyés sur les sollicitations questionnantes que je lui proposais qui conduisaient à des expressions, verbales dans un premier temps puis plus tard émotionnelles. A ces expressions je proposais une traduction (et non une interprétation) concise, que je nomme *attention subtile évoquée*. Cette concision, dont l'ascétisme n'avait rien à envier à la physionomie de mon interlocutrice, cette concision donc, validée ou invalidée par Léa centrait l'intérêt dans l'interaction relationnelle, construisant progressivement, non un je, non un tu, mais un Nous. Ce Nous donnait du champ à l'au-delà du Voir, à la possibilité de l'Entendre. Ainsi l'Attention, par sa fonction de pensée miroir, vigilante et non jugeante, était l'opportunité que saisit Léa (non sans méfiance, prudence, et test de fiabilité) pour manifester son Là. Elle le manifesta sitôt le sentiment de : « *bon de se sentir comprise* », révélé.

4. V. HUGO « L'homme qui rit » in Dictionnaire culturel ; Le Robert

5. « Qui appartient, qui a rapport à l'univers matériel » MERLEAU-PONTY in Robert Culturel.

6. ULLIAC.G. Le rétrécissement existentiel de l'imaginaire. L'Evolution psychiatrique 71 (2006) 1-9

7. *ibid.*

* J'entends par rétrofluxion un mouvement de pensée qui plutôt que s'écouler de manière fluide dans un rapport au monde s'écoule en lui-même et se nourrit de lui-même, il est à la fois en mouvement et immobile puisqu'il effectue une rotation sur lui-même. Je conçois cette idée à partir de la pensée de base de Newton sur la théorie des fluxions, où « il considère une quantité comme un flux, lequel a un volume qui varie en fonction du temps et du débit ou « taux d'écoulement ». Ce taux, il l'appelle fluxion » (Littré). « La géométrie et la physique qui est appuyée sur elle, font voir que, dans la direction des mouvements, il faut toujours passer par une infinité de degrés et c'est même le fondement des calculs de fluxions inventés par Newton » Voltaire.

8. H. Maldiney « penser l'homme et la folie » p.103

9. Perls-Hefferline-Goodman « Gestalt-Thérapie »

10. D.N. Stern « Le moment présent en psychothérapie »

11. H. Bergson « Essai sur les données immédiates de la conscience » .
12. H. Bergson « la perception du changement » in « La pensée et le mouvant »
13. H. Bergson « Essai sur les données immédiates de la conscience » .
14. M. Petit « la Gestalt thérapie de l'ici et maintenant »
15. E. Minkowski « Le temps vécu ».
16. F. Perls « le moi, la faim et l'agressivité ».
17. H. Bergson « Essai sur les données immédiates de la conscience »
18. Ibid.
19. Baudelaire « Curiosités esthétiques » in, Dictionnaire culturel Le Robert.
20. D.N. Stern « Le moment présent en psychothérapie »
21. J.Blaize citant Husserl in session « Phénoménologie et Gestalt-thérapie » INGT 2006.
22. D.N. Stern « Le moment présent en psychothérapie »
23. Le point de capiton est ce par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification. Lacan Ecrits in thesaurus www.lutécium.fr
24. C. Loisel-Buet « La danse à l'écoute d'une langue naufragée »
25. P. Teilhard de Chardin « L'énergie humaine »
26. F. Perls « le moi la faim et l'agressivité ».
- * Bergson est l'auteur d'une œuvre rude qu'il a nommée « matière et mémoire »
27. Merleau-Ponty cité par J. Blaize in « Ne plus savoir »
28. J.M. Delacroix « La troisième histoire »
29. J.M. Delacroix « La troisième histoire ».
30. D. Chopra « Le corps quantique »
31. F. Perls « le moi la faim et l'agressivité ».
32. D. Chopra « Le corps quantique »



Collège européen de Gestalt-thérapie | Téléchargé le 10/06/2026 sur <https://shs.cairn.info> (IP: 216.73.216.179)